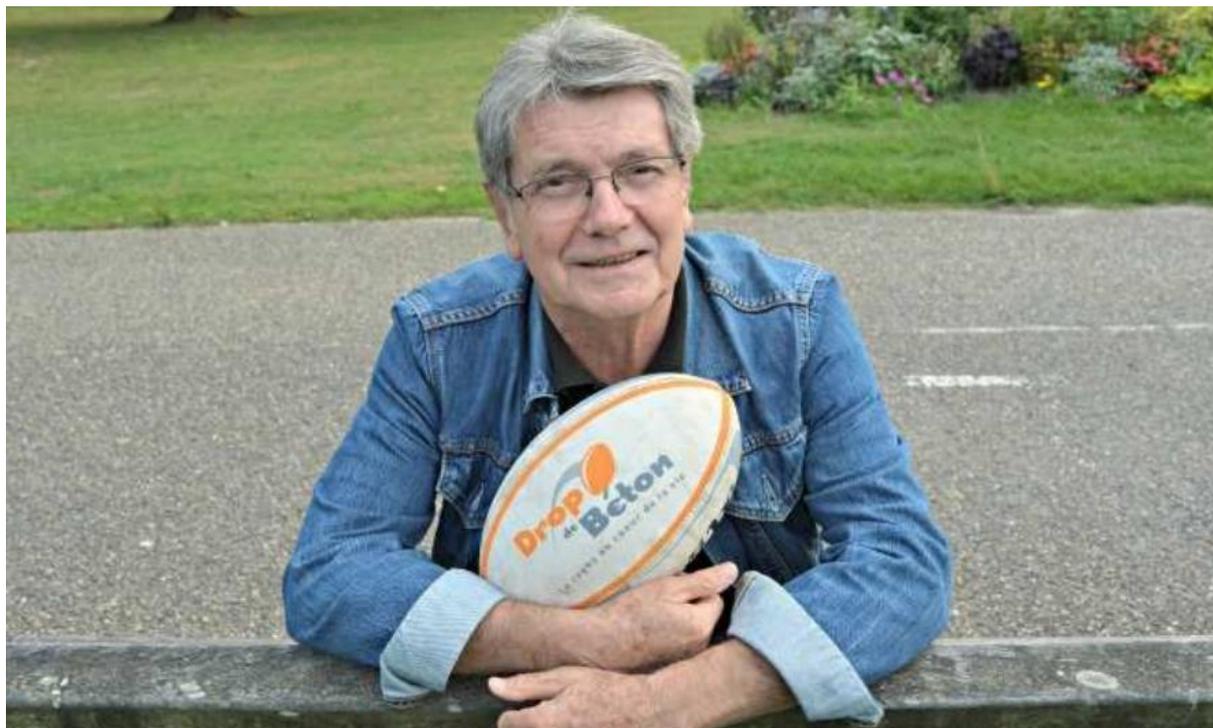


Jean-Claude Lacassagne, le cœur ovale



Derrière ce slogan, "le rugby au cœur de la vie", celui de Drop de Béton, se cache un homme qui a transformé une passion en combat. Récit d'un amoureux du ballon.

Il y a parfois des choses qui vous suivent. Des événements, des personnes ou des comportements qui vous font agir différemment, même si vous n'en avez pas conscience tout de suite. Pour Jean-Claude Lacassagne, cette chose a longtemps été la mort de son père. Il n'avait pas quinze ans. "Je l'ai longtemps traînée, j'ai eu pendant très longtemps un manque d'assurance qui était presque maladif", affirme-t-il sans rien occulter lorsqu'il nous reçoit au sein de la maison des associations de Mérignac, à deux pas du Pin Galant et du parc municipal. Cheveux grisonnants, sourire jovial, lunettes sur le nez et veste en jean, Jean-Claude, à 71 ans, a encore de beaux restes. C'est qu'il a aussi traîné, mais cette fois toute sa vie et encore aujourd'hui, une autre valise. Et celle-ci l'a suivie encore davantage que les autres. Le rugby, c'est plus qu'une simple passion : c'est devenu un combat. Souvenirs et fil rouge "Je n'ai eu qu'un ballon de rugby chez moi. En cuir avec un lacet, ce serait un ballon de collection de nos jours, si j'avais su j'en aurais pris davantage soin", affirme-t-il d'une voix un peu sourde dont il dit qu'on la lui reproche souvent. Jean-Claude n'est pas très démonstratif, c'est quelqu'un de plutôt discret. Mais il a la tchatche facile. A l'origine, c'est un petit gars de la campagne, originaire de St Sozy, un petit village du Lot marqué, à peine sept mois après sa naissance en décembre 1944, par une embuscade tendue à huit

résistants par des membres de la division SS Das Reich, de passage dans le village. La famille conserve d'ailleurs d'autres reliques de cette période noire : une balle incendiaire, qui a failli brûler la sœur de Jean-Claude, et un vin, le Clos-Cassagnou, qui n'a jamais pu être re-goûté après le passage des soldats allemands. Un contexte qui a eu un impact réel sur le jeune enfant qu'il était, longtemps persuadé qu'il avait pu être un "accident", même si sa sœur de six ans de plus que lui ne l'a jamais confirmé. Très marqué par les histoires de résistance et ayant grandi dans un milieu très modeste (son père dirigeait une laiterie coopérative), il se souvient pourtant avoir eu une enfance heureuse. "J'ai vécu dans un milieu familial très modeste mais d'une grande chaleur affective. C'est sans doute la raison pour laquelle, lorsque j'ai quitté mon St Sozy natal pour me retrouver interne dans un lycée de Brive, je me suis retrouvé prisonnier. S'il n'y avait pas eu le rugby pour tenir, je pense que j'aurais fait une fugue. Je jouais dans la cour de la laiterie, je tapais dans mon ballon mais j'avais appris une certaine technique. Je partais tout seul à la pêche. A l'époque, on ne maîtrisait pas les éléments, mais on connaissait les coins dangereux". Âgé d'à peine cinq ou six ans, Jean-Claude a déjà ce ballon-relique dans les mains, et cet amour pour le jeu qui ne le quittera plus. Avec ses copains d'enfance, Daniel le voisin et Jean-Jacques le garagiste, ils commencent à se prendre au jeu, sur le terrain de sport du village ou dans un pré situé derrière la maison du joueur Francis Pasquier où ils transforment de jeunes châtaignier en poteaux de rugby. Supporter du Stade Cadurcien, il voit en Roland Lavau un modèle. Se définissant comme très agité, il fait face à une grande sœur très calme, mais un brin égoïste. "Je me préfère largement maintenant à celui que j'étais enfant. Une fois, j'ai eu une manifestation égoïste de petit garçon qui attendait quelque chose et qui ne l'a pas eu. Il y avait un cirque qui passait à Souillac. On devait y aller mais on n'a pas pu parce qu'on ne pouvait pas se le permettre. Sur le moment, je ne l'ai pas compris. J'imagine le sentiment que mon père a du avoir quand il m'a annoncé que l'on ne pouvait pas aller. J'ai été très déçu".

Double vie

"J'ai toujours eu cette passion du rugby, mais je n'ai pas voulu rentrer en conflit avec ma mère qui ne voulait pas que j'aille jouer au rugby en club. Elle pensait que je travaillerais moins ou plus mal, elle avait peut-être subi des influences dans la famille". Intégrée au sein de l'équipe de rugby de Brive, Jean-Claude, bien que toujours passionné par l'ovalie, passe son adolescence à courir les filles. "J'adorais tenter de les séduire. J'en arrive aujourd'hui à penser qu'avec certaines, je me suis mal conduit, et à le regretter" dit-il sans jamais se départir de son sourire un brin malicieux. Jeune, il se rêve reporter. Mais sa situation familiale (à moins que ce ne soit sa flemme...) le rattrape. "Après le décès de mon père, intégrer une école de journalisme était hors de question financièrement. Quand on est dans ces conditions, comme beaucoup de provinciaux, on nous dit qu'il faudrait être fonctionnaires. J'ai raté l'École Normale et j'ai passé les concours de

l'administration. J'ai reçu celui de la Caisse des Dépôts où j'ai pu trouver de l'intérêt dans ce que je faisais. J'ai terminé responsable d'unité en partant de la catégorie C. D'un autre côté, je me dis que c'est quelque chose que l'on traîne, que c'est un peu de ma faute parce qu'il y en a qui étaient dans la même situation que moi et qui réussissaient à payer une école de journalisme. J'ai peut-être manqué de courage, de volonté pour franchir le pas ou pour travailler dans la voie qui me plaisait".

Jean-Claude arrive à Paris en 1963 dans des circonstances particulières. Il intègre pendant quelques mois un foyer de jeunes travailleurs et s'intègre tant bien que mal dans le petit monde très codifié de la finance. "Quand je suis arrivé avec mes deux valises le soir à la gare Saint-Lazare et que j'ai vu les gens comme fous en train de courir dans tous les sens, j'ai cru qu'il y avait eu le feu quelque part. Je n'ai jamais pu courir à Paris, je préférais arriver en retard. J'ai horreur de me presser. J'aime bien prendre mon temps pour ce que je fais. Je n'aime pas avoir la pression, je fais tout mal si je me dépêche". Sa femme le lui reproche d'ailleurs souvent. Jocelyne, c'est la dernière qu'il ait mis sur sa liste, un soir de Sainte-Catherine, au bureau. Entre deux hakas, il trouve le moyen de lui parler. "Ce soir là, je devais être irrésistible" assène-t-il. Même s'il termine responsable d'unité et qu'il a sous ses ordres une trentaine de personnes, c'est encore à travers le rugby qu'il trouve le moyen de s'épanouir. En 1974, il crée l'équipe de la Caisse et participe au Championnat Corporatif d'Ile de France, l'équipe gagne même le premier titre une année.

Un nouveau drop

Drop de Béton, ça ne pouvait qu'être la suite logique d'un joueur passionné qui n'a jamais pu en faire son métier. Avec mon engagement à Drop, j'ai réellement appris ce qu'était le sens des responsabilités. C'est une démarche noble qui s'inscrit de plus en plus dans une grande utilité sociale. Tandis que ses collègues obtiennent tous leur mutation sur Bordeaux, Jean-Claude atterrit à Mérignac, dans le but de se rapprocher de sa terre natale. Ironie du sort, pris par le sport, il y mettra aussi souvent les pieds que lorsqu'il vivait dans le quatorzième arrondissement de Paris... c'est à dire pas souvent. Là, même s'il avoue avoir toujours préféré jouer, il s'occupe d'une équipe junior. "Ca s'est fait en croisant des voisins qui habitaient dans la même rue que moi.

Le patriarche était Fernand Sanpietri, créateur de l'équipe de Mérignac, premier arbitre international français. Son gendre me disait qu'il était mon père spirituel". La création de Drop, elle, vient en 1994, alors que Jean-Claude est vice-président du club. Mais le visage très social et tolérant que Drop de Béton a aujourd'hui ne s'est pas construit tout de suite, il a subi plusieurs mutations.

"Au départ, il y a la chaleur d'une troisième mi-temps particulièrement arrosée où l'on refait encore plus le monde que d'habitude. A l'époque, on parlait

déjà des gosses issus des quartiers sensibles et qui ne venaient pas dans les écoles de sport. Ca nous paraissait d'une logique limpide d'aller vers eux". Avec Yves Appriou, entraîneur du club, Jean-Claude part sur l'idée de remplir les rangs de l'école de rugby et de gonfler les effectifs. Mais très vite, les valeurs qui se cachent derrière le sport dépassent le simple désir de nouvelles recrues. "Au fur et à mesure de nos interventions, très rapidement, on a pu se rendre compte d'une évolution comportementale assez intéressante chez les jeunes. Lors de notre première opération à la résidence Yser, on avait donné l'info par voie d'affichettes dans les escaliers et les couloirs. On est arrivés un samedi matin avec les entraîneurs et un ou deux joueurs. On a vu débouler une quarantaine de gamins, on a sécurisé une aire herbeuse. Ils couraient partout au début mais très rapidement, certains parmi les plus agités sont venus nous aider à installer. Dans le comportement ou dans l'expression, on ne laissait pas faire n'importe quoi. On s'est dit que limiter notre action au simple objectif de l'effectif, c'était peut-être dommage et qu'on avait sans doute un pouvoir intéressant dans l'intégration des règles. On a planché là-dessus".

Le terrain militant

Le terrain ne sert pas qu'au jeu pour Jean-Claude et son Drop, il est aussi très utile pour faire des constats et entamer une évolution de l'association. "Ca permet de découvrir les choses. Les quartiers sensibles, je les ignorais, je ne savais pas que ça existait à Mérignac", souligne t-il. Très vite, les actions de Drop se diversifient. Hygiène, santé et nutrition font partie du programme, de même que le sport féminin, alors balbutiant. "On a quand même été surpris par l'intérêt manifesté par les gamines, souvent par celles issues de l'immigration. On y a vu un désir d'émancipation et d'affirmation de soi". Un groupe de filles qui se fait appeler les "Cendrillon du Ghetto" participent à tous les tournois de l'association. De ce constat, Jean-Claude propose de les faire rentrer dans un cadre plus fédéral. Aujourd'hui, les membres séniors de l'équipe, devenue Melting Drop entre temps, est en fédérale 2 à quinze et font toujours des tournois régionaux. L'an dernier, Dropa créé une école de rugby féminine. "On s'est rendu compte que la mixité de genre en cour dans les clubs de rugby est un frein à la pratique féminine. Aujourd'hui, nous avons 35 filles inscrites dont une vingtaine régulières. Par ce biais là, en fin de saison, cinq ou six de ces gamines ont pu intégrer l'équipe correspondante de l'école de rugby de Mérignac et des équipes mixtes ont participé à quatre tournois alors qu'elles n'auraient sans doute jamais accédé au sport. En fait, on a pris le problème à l'envers". Même chose pour l'antenne de Seine Saint-Denis, dont le public est composé en grande majorité de jeunes filles. Un autre aspect de la personnalité de Jean-Claude, qui s'avoue volontiers féministe, "sans avoir les outrances de certaines".

Par dessus tout, ce sont les valeurs du rugby qui ont porté la philosophie de Jean-Claude à son paroxysme et lui ont indiqué qu'il suivait le bon chemin. "On a eu des cas, notamment des filles, qu'on a tiré d'affaire. L'une d'entre elles

avait subi un mariage arrangé avec un cousin, on l'a remis dans les études avec un travail en réseau; on a évité à une autre une reconduite à la frontière en créant un comité de soutien et une pétition qui a reçu 5000 signatures". Il est plus qu'un simple responsable d'association : les "gamines", comme il les appelle, il va les chercher à l'école tous les mercredis. Il y a quelques semaines encore, il a été surpris par des élèves de 4ème qui, au collège Ferdinand Buisson lors d'une réunion parents-profs, ont pris des inscriptions pour l'école de rugby sans que personne ne le leur ait demandé. "Je me suis dit qu'on avait déjà réussi quelque chose, cette démarche militante qui se crée sans avoir eu besoin de rien dire". A 71 ans, Jean-Claude semble toujours mener son combat dans son coin, sans vraiment vouloir être reconnu, cachant ses réussites comme ses regrets bien au fond d'une malle à souvenirs qu'il ressort volontiers de temps en temps. Drop de Béton a, depuis longtemps, dépassé ses ambitions de départ. "On n'imaginait pas l'importance que prendrait cette démarche quand on l'a lancée. Même maintenant, on voudrait aller plus loin. Les amener sur l'écriture, l'image, la musique, la gastronomie... C'est un puits sans fond. Depuis le début, je me bats pour que les gens comprennent la nécessité impérieuse du travail en réseau. Les instances gouvernementales le recommandent alors qu'on essaie de le faire depuis vingt ans. Souvent, les actions du monde socioculturel sont faites par défauts, ça demeure précaire, ce n'est pas très bien payé et il y a un turn-over assez important ce qui fait qu'il faut souvent recommencer à tenter de convaincre. C'est un peu usant mais on fait preuve d'opiniâtreté". Son militantisme change en fonction des problèmes auxquels il est confronté. Il y en a un qui, aujourd'hui, est plus présent que les autres : "l'intégrisme musulman, je le redoute. Il y a vingt ans, on ne le ressentait pas. Certains problèmes sont plus prégnants aujourd'hui. Je ne vais pas rentrer dans des demandes qui n'ont rien à faire dans notre association", justifie-t-il, convaincu. D'un goût affirmé pour le sport de mêlée, Jean-Claude et son équipe a su créer un véritable outil de transmission de savoir-être, d'intégration et de vivre-ensemble. Et il a encore des projets pour l'avenir (dont il parle dans une courte interview). Une preuve supplémentaire que l'un des éléments clé au rugby restera toujours la qualité de la passe.